

André Major ne va pas, il écrit Remarques sur des remarques de Jacques Pelletier

François Ricard

Volume 19, Number 1 (109), January–February 1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30874ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ricard, F. (1977). Review of [André Major ne va pas, il écrit : remarques sur des remarques de Jacques Pelletier]. *Liberté*, 19(1), 67–74.

second plan la dimension politique de la pièce. De même la description sociographique de Saint-Emmanuel accorde une place excessive aux drames amoureux de Therrien, du gros Jérôme, de Phil, de Florent, etc., au détriment de l'analyse sociale proprement dite de la petite communauté villageoise. Et par ailleurs l'image de cette société — et du Québec, dont elle est le microcosme — est globale et indifférenciée, correspondant sans doute en cela à la vision péquiste du Québec francophone, classe homogène exploitée par les colonialistes anglophones.

Au total, et pour faire vite — il faudrait raffiner longuement cette analyse rapide et grossière — les productions récentes de Major n'aident guère à prendre la mesure du Québec actuel et de ses contradictions. Si l'image que ces écrits nous donnent était juste, il y aurait matière à désespérer de notre avenir. Heureusement la réalité est plus complexe et plus prometteuse — il suffit de songer au renouveau militant du mouvement ouvrier depuis quelques années — et quelque romancier réaliste saura sûrement en rendre compte un jour pour la période récente, celle qui va de la révolution tranquille jusqu'à maintenant. Major, dans ses *Mémoires d'un jeune Canuk*, a fait un premier pas dans cette voie. Pourquoi ne reviendrait-il pas à cette entreprise plus urgente, selon moi, que l'exploitation minutieuse du petit monde en décomposition de Saint-Emmanuel ?

JACQUES PELLETIER

ANDRÉ MAJOR NE VA PAS, IL ÉCRIT

Remarques sur des remarques de Jacques Pelletier⁽¹⁾

Mon amitié pour André Major n'est pas la raison qui m'incite à répondre aux remarques de Jacques Pelletier sur les *Histoires de déserteurs* (Major n'a d'ailleurs aucun besoin que je vole à son secours), ni non plus le fait que ces remar-

(1) C'est avec l'accord de Pelletier lui-même que je publie cet article à la suite du sien.

ques, en passant, m'égratignent (bien courtoisement, du reste). Je réponds parce que j'estime que le texte de Pelletier mérite la discussion, et surtout parce que ce texte me paraît très représentatif d'une sorte de critique qui se pratique aujourd'hui assez abondamment au Québec et avec laquelle, évidemment, je ne peux pas être d'accord, car elle repose sur une conception de la littérature à mon avis tronquée, réductrice et même désuète.

L'article de Pelletier, comme toujours, est bien construit et documenté.⁽²⁾ C'est du travail sérieux. Clairement, dès le début, le critique dit où il va, en précisant les trois questions qu'il pose à l'oeuvre : « à quel projet correspond-elle ? que nous dit-elle sur le Québec d'aujourd'hui ? quel usage (...) peut-on en tirer ? » Ces trois questions forment ce qu'on appelle une grille critique, un ensemble ordonné de concepts et de critères au moyen desquels le critique va examiner l'oeuvre non seulement pour la comprendre, mais aussi pour juger de sa valeur. De plus — et c'est là l'essentiel — ces trois questions impliquent une certaine conception de l'oeuvre littéraire. Celui-ci, pour être justiciable de ces questions, doit en effet : 1) correspondre à un « projet » ; 2) dire quelque chose sur le Québec ; et 3) être utile à quelque chose. Voyons cela de plus près.

Le premier point, déjà, fait éminemment problème, étant donné l'ambiguïté des termes. Que faut-il entendre exactement par le mot « projet » ? Serait-ce là, rebaptisée, la bonne vieille « intention de l'auteur » ? En ce cas, je ne vois pas ce que ce projet vient faire ici. Je me demande même dans quelle mesure l'oeuvre littéraire peut correspondre à un autre projet qu'à celui de l'écrire, ou mieux : d'écrire tout simplement. Il faudrait savoir aussi de quelle espèce est la « correspondance » entre l'oeuvre et son projet, problème abyssal s'il en est et que je laisserai par conséquent de côté. Car je soupçonne que cette question du « projet » est surtout une astuce, et qu'elle n'est posée ici qu'en vue de montrer, justement,

(2) Jacques Pelletier est l'un de ceux qui ont suivi le plus attentivement la carrière littéraire d'André Major (voir son article : « André Major, écrivain et Québécois », dans *Voix et images du pays III*, Montréal, P.U.Q., 1970, pp. 27-62).

que l'oeuvre ne correspond pas à ce fameux projet qu'elle aurait supposément pour fonction de réaliser. Dès lors, la démarche critique devient simple : on définit le projet, puis on prouve que la réalisation ne le respecte pas. Un constat de flagrant délit.

Parlons donc du « projet », puisque Pelletier en parle tant. Le mot, en l'occurrence, ne signifie visiblement qu'une chose : les idées politico-littéraires de Major, idées qui, puisque « projet » il y a, auraient en principe précédé et même commandé l'écriture de ses oeuvres, ce qui est évidemment moins que sûr. Que sait-on des sources d'une oeuvre, et surtout de la relation entre celle-ci et celles-là ? Mais comme Pelletier a un besoin pressant du projet, il consacre le plus clair de son article à le définir.

Il a recours pour cela à deux séries de renseignements. Premièrement, le passé de Major, c'est-à-dire les déclarations politiques que celui-ci a faites depuis l'époque de *Parti pris* jusqu'à tout récemment, au lendemain des élections de 1973. Or Major a affirmé, vers 1964, que la littérature devait avoir une efficacité sur le plan social et politique. Il a eu beau ensuite se retirer de la scène littéraire entre 1968 et 1973, ces cinq années de réflexion et de rajustement, selon Pelletier, n'auraient finalement changé qu'une seule chose : Major, après 1973, de « parti-priste » puis de « droitiste » qu'il avait été, serait simplement devenu péquiste, et même « intellectuel patenté » du P.Q. (*sic*). Quant à son « projet » littéraire, lui, il n'aurait pas varié d'un iota : l'écriture continuerait encore aujourd'hui d'avoir à ses yeux une destination pratique (au sens de *praxis* évidemment).

Or je me permets, là-dessus, d'avoir des doutes sérieux, sans toutefois être bien au courant des idées personnelles de l'écrivain à ce sujet (idées, je le signale, qui ne m'importent guère quand je lis ses romans). Mais je serais porté à supposer plutôt que Major, tout comme bon nombre de ceux de sa génération, a compris que la révolution ne se fait pas par les livres et que, par conséquent, un roman, un poème a autre chose, assurément, qu'une simple fonction didactico-révolutionnaire. Je ne m'étends pas davantage là-dessus. Simplement, je note que l'utilisation de textes de 1964 pour établir le

« projet » de *l'Epouvantail* (publié en 1974) est un procédé pour le moins sujet à caution, même du strict point de vue de la méthodologie de l'histoire littéraire. Et quand bien même les déclarations de Major sur son « engagement » littéraire seraient contemporaines de *l'Epouvantail*, j'estime qu'elles n'auraient avec l'oeuvre qu'un rapport tout à fait extérieur et non pertinent, les convictions socio-politiques d'un écrivain et l'oeuvre de ce même écrivain étant deux choses malaisées, sinon impossibles à faire dépendre directement l'une de l'autre, tout comme la biographie (même inconsciente) d'un auteur et son oeuvre. Ce procédé sent le déterminisme à courte vue.

L'autre expression du « projet » de Major, Pelletier la trouve dans la citation placée en épigraphe à *l'Epidémie* et qui, en effet, pourrait laisser croire que ce roman — contrairement à *l'Epouvantail* dont le « projet », dit Pelletier, était incertain (or la critique a à tout prix besoin que les projets soient clairs) — que ce roman, dis-je, se présente bel et bien comme une description de la société québécoise contemporaine : « le microcosme, la représentation symbolique du Québec d'aujourd'hui », écrit le critique. Cette épigraphe est un peu la clé de voûte de toute l'argumentation de Pelletier. Clé de voûte bien fragile cependant, quand on sait que cette citation est tirée d'un ouvrage inexistant, dû à un auteur purement fictif, c'est-à-dire inventée de toutes pièces, et que sa portée est donc peut-être simplement ironique. Un piège à socio-critiques, justement. Mais même si elle était authentique, cette citation indiquerait-elle nécessairement que le « projet » de Major est le même que celui du présumé Paul-H. Prot ? Se réclamer d'un philosophe ou d'un sociologue signifie-t-il, pour un romancier, qu'il fait oeuvre philosophique ou sociologique ?

Ainsi donc, Pelletier ne me convainc nullement que le « projet » de Major soit bien celui qu'il dit, et je ne crois pas, comme lui, que cette chronique ait été écrite afin de « dresser la monographie d'un village québécois à travers le destin individuel de quelques-uns de ses habitants et, au-delà, de s'interroger sur le présent et l'avenir du Québec comme collectivité globale dont Saint-Emmanuel constitue en

quelque sorte un modèle réduit ». S'il avait voulu faire tout cela, Major aurait écrit un essai ou une quelconque étude sociographique, chose vers laquelle il n'est guère porté, sachant bien qu'en fait de monographies les sociologues et les politicologues le dépassent nettement en compétence. Qu'a-t-il voulu faire alors ? Tout simplement, écrire un roman. Cette réponse, j'en conviens, revient à ne rien dire. Mais c'est qu'à ce sujet je pense qu'il n'y a, en effet, rien à dire.

Pourquoi le critique tient-il alors tant à ce que les romans de Major « correspondent » à un « projet » précis ? Je n'y vois qu'une raison : la nécessité de justifier à ses propres yeux et aux yeux de ses lecteurs sa propre lecture de l'oeuvre, de conférer à cette lecture une apparence objective, c'est-à-dire de montrer (de faire croire) que ce qu'il voit dans l'oeuvre y a bel et bien été mis par l'auteur. C'est là, en fin de compte, un pur artifice logique, une précaution qui évite au critique d'avouer sa partialité, de se poser en véritable *lecteur*. Autrement dit, la première question de Pelletier (« à quel projet correspond-elle ? ») n'a en réalité d'autre but que d'introduire et de justifier (apparemment) par avance les deux questions suivantes, en les faisant passer pour des questions objectives, c'est-à-dire pour des questions suscitées par l'oeuvre elle-même (nommée « projet »), alors qu'en fait elles expriment strictement des points de vue de lecteur et rien d'autre. Le procédé est habile, il faut le reconnaître. Il permet notamment de condamner l'oeuvre sans dire que c'est parce qu'elle s'oppose aux positions ou aux attentes personnelles du critique, mais en faisant croire plutôt que c'est parce qu'elle se contredit elle-même et trahit son propre « projet ».

Pour Pelletier, donc, ce « projet », dans le cas de Major, serait double : décrire la société québécoise ; et contribuer par cette description à la transformer, c'est-à-dire fouetter le lecteur et l'encourager à l'action révolutionnaire. D'où les deux autres questions qu'il adresse à l'oeuvre : que nous dit-elle sur le Québec ? quel usage peut-on en tirer ? Mais comme j'ai dit, ces deux questions sont en réalité l'expression de la propre attente du critique. Aussi y répond-il sans difficulté. Les romans de Major offrent une « vision pessimiste » du Québec. Ils n'en montrent que les mauvais côtés, ils ne s'intéressent

qu'à « un segment marginal de la globalité sociale ». Et donc — réponse à la dernière question —, ils « n'aident guère à prendre la mesure du Québec actuel et de ses contradictions ». Voilà.

Que révèle tout cela ? A mon avis, absolument rien des romans de Major, si ce n'est le fait qu'ils ne se conforment pas aux positions préétablies du critique, c'est-à-dire, d'une part, au modèle théorique du roman réaliste-à-effet-conscientisant, et d'autre part, à la vision que le critique (c'est d'ailleurs son droit) se fait du Québec. Autant de normes qui restent parfaitement extérieures à l'oeuvre, donc impropres à l'éclairer véritablement et encore plus à la juger. C'est pourquoi toute la dernière partie de l'article de Pelletier, une fois défini le pseudo-projet de l'auteur, consiste à expliquer *ce que ne sont pas* les romans de Major et ce qu'ils *auraient dû être*, c'est-à-dire à exposer ce qu'est, pour Pelletier, un roman intéressant.

En un sens, ce genre de critique essentiellement normative, professorale, nous ramène au moins vingt ans en arrière. A peine libérés de la critique moralisatrice, qui évaluait les oeuvres d'après leur conformité au petit catéchisme (l'abbé Bethléem) ou au code de l'humanisme intégral (Jean Le-Moyne), puis de la critique patriotarde, qui n'admettait les oeuvres que si elles étaient « québécoises » et sentaient le sirop d'érable mêlé de larmes, nous voici aux prises avec la critique doctorale, qui a changé d'étalon, certes, mais qui procède toujours de la même manière : seules sont valables cette fois les oeuvres qui favorisent la mobilisation du lecteur et la dictature du prolétariat, comme si cette mobilisation et cette dictature n'étaient que littérature. Ce ne serait pas encore si mal si le diktat demeurait aussi flou, on pourrait facilement le contourner. Mais nos critiques marxistes (être marxiste ne signifie pas qu'on pratique nécessairement ce genre de critique, quoiqu'il se trouve qu'à l'heure actuelle ceux qui pratiquent ce genre de critique sont surtout des marxistes), nos critiques marxistes, dis-je, ne sont pas des rêveurs. Ils savent avec précision ce que c'est qu'un vrai roman réaliste-à-effet-conscientisant. Ou plutôt, ils savent très bien ce que ce n'est pas. Ainsi, j'imagine que le roman d'Yvon Rivard (*Mort*

et naissance de Christophe Ulric) doit leur paraître bien suspect, ou bien réactionnaire (quoique, voyez-vous, le « projet » de Rivard n'ait pas été de...). Même chose pour *l'Isle au dragon*, qui est pourtant l'un des meilleurs livres de Godbout, une fable admirablement construite, mais qui illustre malheureusement l'apathie des masses et la solitude du contestataire bourgeois...

Mais je reviens aux romans récents de Major, ou plutôt à Pelletier et aux reproches qu'il leur adresse. Ces reproches se résument à ceci : Major a mal décrit le Québec, il a faussé la réalité ; bref, il s'est trompé, et donc trompe le lecteur. Nul besoin d'insister sur le caractère foncièrement arbitraire de cet argument, qui traite l'oeuvre comme s'il s'agissait, comme s'il devait s'agir d'une étude sociographique ou d'un ouvrage d'édification politique. Non, disait le mari de la Joconde à Léonard, ma femme n'a pas un air aussi innocent, votre oeuvre est ratée.

Mais le plus étonnant dans les reproches de Pelletier, c'est d'y retrouver en quelque sorte les critères des vieilles critiques dont je parlais tout à l'heure. Ainsi, Pelletier s'en prend à ce qu'il faut bien appeler l'immoralisme des personnages de Major : Therrien est « impuissant », « vicieux », « piètre mari », « indifférent », Jérôme est « médiocre », Phil est « mou », tous sont « faibles » et « ternes » (ces dernières épithètes entendues au sens moral et non esthétique), bref, ce sont des loques. Or ce n'est pas en dépeignant ainsi des êtres dégradés qu'on enseignera la vertu (la conscience et le courage politiques). Au contraire, pourquoi ne pas nous présenter des personnages forts, vaillants, virils, des Prince Eric de la conscience populaire, des Maria Goretti de la démocratie militante ? Ne serait-ce pas là, demande Pelletier, une « entreprise plus urgente que l'exploration minutieuse du petit monde en décomposition de Saint-Emmanuel » ?

Ce que je récuse dans cette façon de voir, c'est, au point de départ, la destination assignée à l'oeuvre littéraire et qui fait de celle-ci, d'abord et avant tout, un *instrument* de combat politique et social (de quoi, en effet, peut-on « tirer un usage », pour reprendre les termes de Pelletier, sinon d'un « instrument » ?). Mais même quand cela serait (mettons les

choses au pire), pourquoi faudrait-il donc, pour assurer son efficacité sur ce plan, que le roman offre de la société une vision en tous points conforme à celle qui se dégage de l'analyse socio-politique de cette même société ? Et pourquoi le noir, pourquoi la peinture du désespoir et de la « décomposition » ne susciteraient-ils pas l'action aussi bien que l'hagiographie ou l'idylle syndicale ? Les critiques marxistes, décidément, se font souvent une idée bien primaire des lecteurs de romans.

Une dernière chose, qui aurait peut-être dû être la première, car elle me semble au coeur du problème et notamment de ce concept de « projet » dont j'ai parlé. Pelletier, dans son article, passe rapidement en revue les quelques articles qui ont été consacrés çà et là à *l'Epouvantail* et *l'Épidémie*. Essentiellement, il déplore, dans ces articles, le peu d'attention porté à ce qu'il appelle la « signification » des romans de Major. C'est que pour lui, il y a deux choses dans une oeuvre : d'un côté, la « dimension formelle », appelée aussi l'« écriture » ; de l'autre, le « sens », la « signification », c'est-à-dire, comme on finit par le comprendre, « l'univers dont (l'écriture) est le véhicule ». Cette distinction, ai-je besoin de le dire, me semble pour le moins discutable, et ce mot d'« univers », pour désigner la « signification », rappelle assez, je le crains, le bon vieux « contenu », le bon vieux « fond » de jadis et même, pourquoi pas, le « message » d'honorable mémoire. Comme on le voit, la sauce change, mais la viande reste la même. Et Pelletier, en moins de deux, règle son affaire à la « dimension formelle », qu'il déclare « admirable » et « fort ingénieuse », pour se consacrer exclusivement à l'étude de la « signification ». Comme si les deux, de quelque manière, pouvaient être disjoints, comme si le sens, en littérature, était dissociable de l'écriture, l'énoncé de son énonciation.

Comme il faut conclure, je ne dirai que ceci, et sans malice : le problème avec la critique marxisante, c'est qu'elle ne fait rien avancer, ni la révolution ni la compréhension des oeuvres. C'est peut-être qu'elle a tendance à confondre les armes — ou les mots.

FRANÇOIS RICARD